



**HAL**  
open science

## Quelques hypothèses sur la couverture de la vie théâtrale en province dans *Comœdia*

Alice Folco

► **To cite this version:**

Alice Folco. Quelques hypothèses sur la couverture de la vie théâtrale en province dans *Comœdia*. *Comœdia (1907-1937) : un quotidien en son temps*, Marco Consolini, Sophie Lucet, Romain Piana, Jun 2015, Paris, France. hal-01980582

**HAL Id: hal-01980582**

**<https://hal.science/hal-01980582>**

Submitted on 8 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Alice FOLCO

## Contribution au colloque sur *Comœdia*

Je vous remercie de vous être levés si tôt un samedi pour écouter une contribution consacrée à un sujet aussi palpitant que la couverture médiatique de la province dans *Comœdia* avant 1914, plus exactement aux beaux jours de la rubrique « Départements et étranger ». Je ne vais pas tenter de prétendre que, intellectuellement ou stylistiquement, on se trouve face à un contenu rédactionnel particulièrement stimulant ; cela étant dit, cette rubrique semble répondre à des besoins et à des stratégies relativement variés, et sur lesquels il s'est avéré d'autant plus intéressant d'enquêter que la rédaction ne prend généralement pas la peine de commenter ses choix éditoriaux. Comme l'on ne dispose que de sources rares et éparses permettant de documenter, de manière externe, le fonctionnement de la rubrique, je ne vais être en mesure de vous présenter qu'un travail exploratoire sur la fonction et le fonctionnement de cette rubrique dans l'économie globale du quotidien. Je dois vous avertir qu'un certain nombre des intuitions que je vais partager avec vous sont fondées sur des analyses stylistiques, et que je n'ai pas été en mesure de les étayer toutes par des données factuelles ou des sources externes – et je compte bien sur ce colloque pour glaner encore des pistes sur les enjeux spécifiques qui traversent cet espace-là, pour la rédaction du journal comme pour les gens qui y écrivent.

Pour vous présenter mes premiers résultats, je vais d'abord faire un point sur le réseau des correspondants en province, avant de me pencher sur les contenus rédactionnels.

### I. Un large réseau de correspondants

De manière éloquente, dans les quatre paragraphes qui sont publiés en première page du *Figaro* le 1<sup>er</sup> octobre 1907, pour annoncer la naissance de *Comœdia*, seuls deux arguments publicitaires sont mis en avant : la longue liste des personnalités qui vont contribuer au quotidien, et l'ampleur du réseau de correspondants. Je vous lis la fin de l'article : « Si j'ajoute que le rédacteur en chef est notre excellent confrère G. de Pawlowski, et que des centaines de correspondants tiendront chaque jour les lecteurs au courant de la

vie théâtrale dans tous les pays du monde, on comprendra qu'il serait superflu de souhaiter le succès à *Comœdia* »

L'ambition initiale de *Comœdia* était clairement de devenir un grand quotidien d'information spécialisée *national*. Dans son tout premier billet, Gaston de Pawlowski précisait bien que *Comœdia* se proposait de remédier (à l'état du théâtre) « en suscitant dans nos moindres villes, une renaissance active et efficace du seul éducateur des foules qui vaille qu'on s'en occupe, je veux dire le Théâtre ». Et, de manière tout à fait significative, dans le tout premier numéro, les dépêches consacrées à la couverture de la vie théâtrale en province occupent trois colonnes de la page 3, et les six colonnes de la page 4. Pour être tout à fait exact, au début, les nouvelles consacrées aux autres villes que Paris paraissent sous le chapeau des « Informations », où elles pouvaient occuper un volume tout à fait variable<sup>1</sup> : plusieurs colonnes certains jours, à peine une brève certains autres. Très vite, à partir du 9 décembre 1907, les informations relatives à la vie théâtrale hors de Paris sont rassemblées sous une nouvelle rubrique, qui s'intitule « Départements & Etranger » et s'installe durablement en page 5.

Concernant la couverture des départements, on peut imaginer qu'en mettant sur pied *Comœdia*, Henri Desgranges a su s'inspirer des recettes qu'il avait déjà éprouvées dans le domaine de la presse sportive. *L'Auto*, on le sait, avait fondé son succès sur sa capacité à générer des *spectacles* sportifs, au premier chef le tour de France, mais aussi sur un réseau très important de correspondants et d'envoyés spéciaux capables de relayer rapidement les résultats des compétitions. D'après les chiffres donnés par Edouard Seidler, dans *Le sport et la presse* (Armand Colin, 1964), *L'Auto* prétendait à certains moments avoir 542 correspondants : « C'est plus, dit Edouard Seidler, que n'en a jamais compté *Le Vélo*, et l'avance que prendra le quotidien jaune sur le plan de l'information sera pour lui un facteur déterminant de réussite<sup>2</sup> ». En résumé, plus un journal d'information a un maillage fort de correspondants, plus il peut prendre les autres journaux de court ; et plus il a une couverture nationale, plus il peut espérer de vente à l'échelle nationale. Et dans les deux cas, plus il est attractif pour les publicitaires. *En réalité, ce qui avait été valable pour le spectacle sportif ne*

---

<sup>1</sup> Au bout de quelques jours, le chapeau « Province » est remplacé par un chapeau « Départements » (au pluriel, donc).

<sup>2</sup> p.37.

*le fut pas totalement pour les spectacles « tout court », mais on y reviendra – pour l’instant je voudrais vous présenter les données que j’ai pu recueillir sur les correspondants.*

Concernant les correspondants permanents de *Comœdia*, je n’ai pas réussi à trouver d’informations sur la manière dont les premiers furent choisis et recrutés, mais leur nombre devait être assez élevé : on pouvait trouver, surtout dans les premières années, des nouvelles venant d’endroits très divers, y compris relativement petits (comme au hasard : Auch, Château-Thierry, ou encore Uzès, par exemple – mais qui est un exemple un peu à part puisque la duchesse d’Uzès avait un rôle de premier plan dans la vie mondaine parisienne).

Concernant le profil disons « sociologique » des correspondants, il est d’autant plus difficile d’en proposer un tableau fiable et exhaustif, que dans les premières années, l’anonymat des dépêches, qui fonctionne comme un indice de la neutralité de l’information, est la norme – même si l’on relève quelques signatures de temps en temps. A partir de l’automne 1909, néanmoins, tous les articles sont signés par des initiales, ce qui facilite un peu l’identification des auteurs. La raison de ce changement se devine entre les lignes dans un des rares commentaires éditoriaux accompagnant la rubrique. Le 17 novembre 1909, on peut lire sous le titre « *Beware...* » :

*« Il ne se passe pas de semaine sans que l’on nous informe à Comœdia qu’un monsieur s’est présenté chez un artiste pour l’interviewer au nom du journal, ou dans un théâtre pour demander des places. / Rappelons, une bonne fois pour toutes, que jamais, en aucune circonstance, quelqu’un ne peut se réclamer de Comœdia sans en donner une preuve écrite et directe. Aucune carte, d’aucune sorte, n’est délivrée à Comœdia, à l’exception des cartes de correspondants, dûment accrédités pour la ville désignée sur cette carte. [...] COMOEDIA.*

On le devine en creux, le statut de correspondant de *Comœdia*, quoiqu’en toute probabilité bénévole, devait être assez enviable : outre l’abonnement, on bénéficiait de places de faveur, d’une entrée dans le monde si l’on ne l’avait pas encore, et surtout d’une forme de reconnaissance mondaine et intellectuelle. Une lettre que Sophie Lucet a pu consulter à l’IMEC, bien que datant de 1926, nous renseigne assez sur la manière dont la rédaction traitait avec les provinciaux. Il s’agit d’une lettre adressée à un poète de L’Aude, Jean Lebrau, à propos d’une chronique intitulée « Lettres des Province » :

« Nous ne pouvons, pour cet essai, d'un caractère purement littéraire, envisager pour l'instant une rétribution, je tiens à vous en prévenir nettement. Mais vous n'ignorez pas quelle est l'importance de la diffusion pour vous-même et pour les idées et les œuvres dont vous serez appelé à parler »

Je ne sais pas dans quelle mesure ce fonctionnement peut réellement se transposer aux correspondants pour le théâtre, qui étaient amenés à produire plus de textes, et sur un format tout à fait différent, mais il est certain que j'ai trouvé plusieurs nécrologies qui mentionnent encore en bonne place le statut de correspondant de *Comœdia* – signe de la distinction du statut et de son côté honorifique.

Pour en revenir au profil des correspondants, je dirais que j'ai repéré au moins trois profils :

La première catégorie, la plus facile à identifier, est composée d'hommes de lettres, souvent membres de plusieurs sociétés savantes, appartenant à la bonne société de leur ville, et qui écrivent, parfois avec un certain style, des critiques assez longues sur les spectacles des grandes villes. Par exemple, Georges Avril, qui est un des rares correspondants à toujours signer en toutes lettres, était le correspondant à Nice : né en 1874, on sait qu'il a été « journaliste, écrivain et conférencier », a publié des chroniques consacrées à la peinture et à la musique dans *L'Eclaireur de Nice*, dirigé une édition niçoise du *Figaro*, été un militant de l'esperanto, a publié plusieurs ouvrages, dont un sur l'architecture. Autre exemple, celui de Paul Voivenel, correspondant à Toulouse, né en 1880, et qui était, si j'en crois Wikipedia : « neuropsychiatre, conférencier, écrivain et journaliste », proche de Rémy de Gourmont, de Paul Valéry, ou encore Francis Carco, directeur d'un mensuel culturel toulousain, *L'Archer*, et chroniqueur sportif assidu. J'aurais pu donner d'autres exemples du même type, je me contente de signaler un autre nom : la seule femme que j'ai repérée est Berthe de Cartigny qui semble avoir été chanteuse, pédagogue, et avoir donné des conférences, notamment sur Massenet.

En réalité, une ville pouvait avoir plusieurs correspondants, ainsi lorsque l'on annonce que la critique musicale de la région lyonnaise a été confiée à Monsieur Maurice Reuchsel (violoniste, compositeur, fondateur en 1903 de *L'Express musical* (Lyon), ainsi que

de la Société Lyonnaise des Amis des Instruments anciens), une petite note précise que « comme par le passé », les trois autres correspondants de la ville continueront à donner au journal « leur précieuse collaboration<sup>3</sup> ».

La deuxième catégorie, ce sont les correspondants de la saison d'été. Une petite annonce proposait, tous les ans, aux lecteurs de devenir correspondants occasionnels dans les villes d'eaux sans théâtre permanent. Etaient probablement visés les parisiens aisés qui partaient en villégiature, puisqu'on indiquait aux candidats de passer au siège du journal pour savoir de quoi il en retournait. Malheureusement pour nous, l'annonce « *Voulez-vous devenir correspondant de Comœdia ?* » était assez vague sur les qualités requises. Une seule fois, en 1914, une phrase précise un peu ce que l'on attend des correspondants estivaux, mais elle est plutôt énigmatique : « nous ne leur demanderons que de savoir des choses du théâtre assez pour les apprécier sainement<sup>4</sup> ».

La toute dernière catégorie est plus difficile à identifier : il y a beaucoup de très brèves dépêches de style télégraphique, notamment concernant les petites villes, qui ne sont jamais signés que par des initiales, et qui ne comportent aucun élément analytique. Je ne suis pas en mesure de le prouver, mais j'imagine plutôt des journalistes de la presse locale, peut-être parce que j'ai repéré au moins un cas où la dépêche de *Comœdia* reprend des phrases entières d'une critique du *Petit Dauphinois*. Une courte dépêche de *Comœdia*, non signée, sur *Werther* au théâtre de Grenoble en 1909 dit que : « M. Defrançais (*sic*) d'une voix chaude et prenante phrasa délicieusement la sentimentalité de Werther<sup>5</sup> ». Et dans le *Petit Dauphinois*, on lit : « M. Desfrançais, d'une voix souple, chaude, prenante, phrasa délicieusement la sentimentalité exquise et douloureuse de Werther. » *Je n'extrapole pas trop à partir de ce cas, parce que je n'ai pas encore réussi à savoir s'il s'agit d'une autocitation, ou d'un plagiat... mais j'ai quand même le sentiment qu'il devait y avoir deux « classes » de correspondants, surtout juste avant-guerre : en 1913/1914, on distingue en effet nettement deux formats : des critiques très longues pour les grandes villes, et des brèves pour les villes de taille moyenne – les petites villes ayant quasiment disparu.*

---

<sup>3</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7649470s/f5.zoom.r=correspondant.langFR>

<sup>4</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7652981d/f2.zoom>

<sup>5</sup> 9 novembre 1909, p.4

## II. Contenus rédactionnels et enjeux stylistiques

J'en viens à ma deuxième partie, qui porte sur les contenus rédactionnels et enjeux stylistiques, et qui pourrait s'intituler : « *Du journalisme de dépêche à la rubrique de servitudes, ou le déclin programmé de la rubrique Départements & Etranger* »...

Je vais commencer par vous proposer une classification des articles, en tentant d'explicitier les stratégies très diverses des rédacteurs.

Initialement, le modèle rédactionnel dominant dans les rubriques concernant la province de *Comœdia* est clairement la **dépêche**, c'est-à-dire un texte anonyme et bref, dont la teneur informative est soulignée par un style plus ou moins télégraphique, et qui, comme son nom l'indique, a une valeur fondée sur la rapidité de l'information plus que sur la profondeur de l'analyse. Les dépêches sont classées par ordre alphabétique de ville, même si parfois un encart met en avant telle ou telle grande ville. Sur le plan rédactionnel, on relève une grande variété de formats, et la rubrique mêle tout types d'information : des annonces de spectacles, de l'actualité locale (comme la nomination d'un nouveau directeur), des faits-divers (une altercation entre deux artistes), des comptes-rendus de spectacles plutôt laconiques, et de temps en temps des critiques dramatiques un peu plus étoffées. Au tout début, on trouve même quelques éléments pittoresques, comme un plan du théâtre de Rennes. Et parfois une ébauche de carnet mondain : on lit ainsi que M et Mme Carré, de l'Opéra, contemplent les transatlantiques depuis la terrasse de leur villa de Pornichet ; ou encore : « Nous avons le plaisir d'apprendre le mariage de M. Georges Molle, notre sympathique correspondant à Vesoul, avec Mlle Jeanne Jobard<sup>6</sup> »

Au fil du temps, cette variété se perd un peu, la rubrique se formate progressivement, et on retrouve principalement trois types de textes.

---

<sup>6</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76460247/f5.zoom> 4 octobre 1908

Je n'ai pas fait de statistiques précises, mais je dirais que la grande majorité des dépêches sont des **comptes-rendus de spectacles**, plus ou moins brefs ; et le plus souvent dans ce style tout à fait uniforme, pour ne pas dire insipide, qui est celui de la critique dramatique de l'époque. Je vous donne deux brefs exemples tirés du même numéro (9 décembre 1907), choisis au hasard mais tout à fait emblématique du style dominant de la rubrique.

« GAP. Jeudi 5 décembre, la tournée Massis-Derval nous a donné, dans la salle du Casino, une représentation de *La Môme aux yeux bleus*, de M. Pierre Decourcelle. / La troupe a généralement été à la hauteur de la tâche et mérite des compliments. »

« MONTAUBAN. « *Le Barbier de Séville* nous a permis d'applaudir sincèrement M. Louis Marie, qui fut un Almaviva distingué ; M. Barrau (Figaro) qui montra beaucoup d'aisance et M. Alban (Basile) ; Mmes Gaconnette et Lelong furent, dans leurs rôles respectifs, délicieusement sincères et MM. Lartigue, Lafon, Leorbach, Dissart et Rouvier ne méritent que des éloges ».

Bien entendu, les critiques peuvent être bien plus longues, mais globalement on reste dans la même tonalité.

La deuxième catégorie, du point de vue du volume, pourrait rassembler tout ce qui oscille **entre information et communication, entre écho et réclame** – autant d'articles dont le style consensuel et complaisant ressemble à celui des correspondants, et qu'ils ont d'ailleurs probablement écrits eux-mêmes, mais qui pourraient tout aussi bien émaner directement de directeurs de théâtre ou d'agence de publicité qui achètent de la surface rédactionnelle. Dans cette catégorie, on peut trouver des annonces de spectacles, ou bien en début de saison, le tableau complet d'une troupe municipale (soit une liste brute d'une centaine de noms propres associés à des emplois). Mais on lit aussi des choses qui relèvent plus du « communiqué de presse », par exemple lorsqu'il s'agit d'annoncer la nomination d'un directeur :

« COMŒDIA A ROCHEFORT SUR MER – Notre nouveau directeur, M. Henry Ursin qui depuis deux saisons, au Théâtre Municipal de Boulogne-sur-Mer, a déjà donné tant de preuves de son talent de musicien et de sa grande compétence scénique, vient de nous communiquer son programme et les noms des principaux artistes engagés pour la saison de Pâques. Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que l'excellente troupe



qu'il a su réunir et le choix du répertoire sont une garantie du succès qui l'attend ici<sup>7</sup> ».

Par ailleurs, il est tjrs difficile d'identifier avec certitude ce qui relève de la réclame à proprement parler mais j'ai trouvé, dans le numéro du 8 octobre 1908, deux articles vantant les salles Omnia qui pourraient relever de l'article payant :

« BOULOGNE-SUR-MER – La salle que vient d'ouvrir la Société « Omnia » concessionnaire du cinématographe Pathé frères, ne désemplit pas. Elle est très habilement aménagée, et le public est heureux d'avoir à sa disposition une vaste salle qui manquait véritablement dans cette ville<sup>8</sup> »

Dans la troisième catégorie, qui représente à peine quelques pourcents de la surface totale de la rubrique, on pourrait classer tout ce qui relève d'une sorte de **dialogue interprofessionnel**. Ce sont des cas intéressants, dans lesquels le destinataire de la dépêche n'est pas tant le grand public que les professionnels du spectacle. La rubrique peut servir, en effet, de vecteur de transmission de messages à caractère « utilitaire » : par exemple la direction du Chatelet adresse un message aux directeurs de province, pour signaler quel est leur seul mandataire avec lequel elles peuvent traiter concernant son répertoire. On trouve aussi un communiqué où un directeur, Amédée Saugey, annonce qu'il ne sera pas candidat à sa propre succession à la direction de l'Opéra de Marseille<sup>9</sup>. Plus intéressant pour nous, les rares moments de polémique, comme quand, en 1913, un syndicat des choristes fait un courrier pour répondre à un critique du correspondant lyonnais qui pointait la médiocrité de chœur du Grand Théâtre<sup>10</sup> ; ou encore, lorsque le correspondant de Saint Etienne profite de sa chronique pour fustiger les pratiques communicationnelles du directeur du Théâtre Municipal, qui a inondé les journaux stéphanois de communiqués élogieux sur un de ses spectacles.

---

<sup>7</sup> 22 janvier 1913, p.5

<sup>8</sup> « RENNES – La Société Omnia (Cinéma Pathé frères) vient d'inaugurer une salle charmante, décorée avec goût, dans l'ancienne chapelle de la place du Calvaire. / Tout le monde est enchanté de voir notre ville dotée d'un lieu de réunion aussi coquet [...] », p.5

<sup>9</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76495489/f5.zoom>

<sup>10</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76495133/f5.zoom.r=correspondant.langFR>

Mais la rubrique peut aussi être utilisée par les artistes pour des questions d'image. On trouve ainsi des messages d'acteurs : « REIMS - M. Tillet, premier ténor d'opérette, engagé à Reims, désire qu'on ne le confonde pas avec son homonyme engagé dans la région du Puy et ailleurs »<sup>11</sup>. On le sait, la plupart des personnels des théâtres des villes de province étaient renouvelés tous les ans, dans une sorte de « *mercato* » où les questions de réputation étaient primordiales, et on peut se demander si, dans ce vaste marché, la rubrique « Départements et étranger » de *Comœdia*, grâce à sa dimension nationale, ne fonctionnait pas, d'une certaine manière, comme une chambre d'écho témoignant de la « côte » de tel directeur, tel acteur, voire telle pièce ...

Il existe enfin, une toute dernière catégorie, sur laquelle je ne m'étends pas : l'article dédié à la province en général, qui porte le plus souvent sur la tradition des débuts qui semble si étrange aux parisiens. Ce genre d'article est habituellement plutôt réservé à la première page, il est parfois signé de Pawlowski, mais j'ai trouvé une toute petite série illustrée, signée Borgex, accompagnée d'une caricature, et insérée directement dans la rubrique en avril 1909<sup>12</sup>. Après guerre, c'est ce type d'articles généraux qui va progressivement remplacer la chronique « locale » ville par ville.

### III. Hypothèses sur le déclin de la rubrique

Après avoir tracé ce panorama à grand traits, je voudrais proposer quelques hypothèses et interrogations sur la couleur générale de la rubrique, parce que je me demande dans quelle mesure son style convenu et formaté n'a pas participé au déclin progressif de la rubrique, qui ne reviendra après-guerre que sous une forme très abrégée, et qui sera abandonnée au début des années 1920.

Pour le dire d'une manière un peu simple : on peut tout à fait voir quel était l'intérêt stratégique pour le quotidien de proposer une couverture d'ampleur nationale qui ne lui coûtait (probablement) rien. On comprend, de la même manière, que les rédacteurs aient pu

---

<sup>11</sup> 4 octobre 1908, p.5. – On trouve aussi des additifs à une dépêche précédemment publiée, où le correspondant se souvient après coup que la performance d'un tel, qu'il avait oublié de mentionner, était très bien aussi

<sup>12</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7645678j/f5.zoom>

tirer un certain bénéfice individuel de leur statut de correspondant. En revanche, j'ai du mal à imaginer à quel niveau le lecteur (non professionnel, j'entends) pouvait se sentir concerné par une « information » comme celle-ci (qui est, certes, probablement l'exemple plus caricatural que j'ai trouvé) : « GRENOBLE – Nous avons assisté, dimanche, à une représentation de la féerie intitulée : *Les Pilules du Diable*<sup>13</sup>. »

Je ne sais pas combien d'abonnés *Comœdia* avait en province, mais on peut imaginer que le quotidien rencontrait le même problème que tous les médias d'ambition nationale dans un pays hypercentralisé : les parisiens mondains et cultivés qui semblent avoir constitué le gros des lecteurs, ne devaient pas se soucier beaucoup de la vie théâtrale provinciale – à moins, effectivement, d'être en vacances à Dinard ou Deauville. Mais surtout, quelqu'un de Montauban n'avait aucune raison de s'intéresser à un spectacle donné à Saint Etienne qu'il ne verrait jamais, et le lecteur de chaque petite ville avait un compte-rendu bien plus détaillé en lisant la presse locale qu'en se contentant d'un entrefilet dans *Comœdia*.

Je vais reprendre la comparaison avec la presse sportive que j'ai amorcée au début – parce que *Comœdia*, historiquement vient de *L'Auto*, mais aussi parce que, même si nous ne le pensons pas forcément en ces termes, la presse sportive est aussi une presse de spectacles, qui, elle, a su mettre en place un modèle journalistique *national* durable (et pas seulement parce qu'elle pouvait s'appuyer sur une industrie en pleine croissance).

Il me semble, en effet, que le modèle de la dépêche, s'il pouvait tout à fait être efficace dans le domaine du spectacle sportif, n'était pas forcément adapté pour les spectacles « tout court ». Si l'on compare avec la dépêche sportive, la dépêche théâtrale souffre, en effet, de plusieurs handicaps. D'une certaine manière, il n'y a pas de dramatisation possible des « résultats », comme il peut y en avoir dans une compétition sportive, où le vainqueur ira affronter un autre vainqueur dans une autre compétition. Il n'y a pas de héros dont on peut suivre les exploits, pas de paris à faire sur les scores, il s'agit uniquement de savoir si la troupe a réussi ou raté son interprétation – résultat sans incidence autre que locale. J'ajoute qu'il est difficile de jouer la carte du « reporter », comme

---

<sup>13</sup> 5 janvier 1908.

peuvent d'ailleurs le faire les correspondants à l'étranger, dès lors que toutes les pièces dont il est question ont déjà été créées à Paris, et ont donc déjà largement analysées et commentées dans la presse parisienne.

Si l'intérêt ne venait pas des contenus, il aurait pu, au moins jaillir du style. Or, la majeure partie des comptes-rendus publiés dans la rubrique « Départements et étranger » puisent dans un fonds extrêmement limité d'adjectifs laudatifs sans relief (du type : « remarquable », « admirable », « incomparable », « brillant », « d'un comique irrésistible », etc.). Du coup, la rubrique devient une sorte de chambre d'enregistrement un peu fade de la vie théâtrale locale, qui elle-même, on le sait bien, ne fait jamais que dupliquer la vie théâtrale parisienne – en moins bien. Et on comprend qu'elle a fini par disparaître.

Pourtant, si l'on regarde bien, il y avait, dans les premières années, des chroniqueurs qui avaient une plume, parfois littéraire, parfois juste bien acérée, et qui donnait du relief à leurs textes. Certains avaient parfois des élans « lyriques » :

« Et pour clore cette liste déjà longue, il me faut vous signaler une pluie de cinématographes qui vient de s'abattre sur la ville, réclamant par affiches, prospectus, journaux, etc., « la faveur de son cher public niçois ». / Tous, son idéal. Surprenant, extraordinaire, d'une absolue fixité, d'une lumineuse pureté, instructif, amusant, que c'en est un bouquet de fleurs. Mais tout s'use, et le public niçois s'intéresse de moins en moins à ce spectacle par trop enfantin. Et puis vraiment, ils sont trop<sup>14</sup>. »

D'autres pouvaient jouer d'un registre plus spirituel :

« L'énorme affluence de tout ce que Toulouse compte de délicats et de connaisseurs ne m'a pas permis de trouver le moindre strapontin pour asseoir ma critique rebelle aux stations debout trop prolongées. Ah, quelle merveilleuse cure d'émaciement le falliériste directeur du Français aurait pu réaliser s'il avait vécu les quelques minutes de compression sardinesque – à laquelle m'a contraint son involontaire parcimonie<sup>15</sup>. »

Un autre registre, qui aurait pu susciter de l'intérêt, c'est celui de la critique négative, comme lorsque le chroniqueur valentinois glisse à propos de *Romeo et Juliette* – « Cet opéra, d'une si piètre orchestration et d'une si banale pauvreté de pensée, a bénéficié d'une fort bonne interprétation. [...] ». Mais force est de constater que ce registre ne devait pas être celui sur lequel la rédaction de *Comœdia* souhaitait se positionner : si au fil des ans, on

---

<sup>14</sup> 18 décembre 1912

<sup>15</sup> 1 octobre 1907

admet quelques perfidies mouchetées sur la prestation des acteurs, nul ne se permet jamais de critique sur les pièces elles-mêmes.

Bref, au fil de temps, le ton semble s'être formaté, par imitation, peut-être aussi à l'instigation de la rédaction, qui défendait, on le sait, une ligne consensuelle, et dont on peut se demander si elle n'incitait pas les correspondants à mettre en avant les bons côtés de l'industrie du théâtre plutôt que les mauvais (je dis cela parce que dans la lettre de De Boissy, que je vous citais tout à l'heure, il envoie deux modèles de textes, en précisant toutefois qu'il n'a pas aimé le ton un peu trop « violent » de l'un deux)...

Pour conclure, je dirai qu'en réfléchissant aux parallèles que l'on peut, toute proportion gardée, faire avec la presse sportive, je me suis dit qu'il y a un autre modèle dont les grands connaisseurs du monde sportif qui constituaient la rédaction de *Comœdia* auraient pu s'inspirer. Comme le montre très bien Catherine Bertho Lavenir, dans son ouvrage *La roue et le stylo, Comment nous sommes devenus touristes* (Odile Jacob, 1999), exactement à la même période, sous l'impulsion de l'industrie automobile, mais aussi de l'hôtellerie, la presse sportive inventait des formes narratives qui parvenaient à donner de l'intérêt aux informations, en mettant en récit les compétitions, les paysages, le patrimoine et même la gastronomie régionales. Or à *Comœdia*, pour des raisons probablement inhérentes à la centralisation même de la vie théâtrale française, il semble que l'on n'ait pas choisi la carte du pittoresque, mais bien celle de l'uniformisation. Certes, un quotidien d'information doit par définition apporter de l'information « neutre », et n'est pas un magazine (comme celui du Touring Club, auquel je pense ici), mais on peut se demander si les correspondants, qui appartenaient globalement à la bourgeoisie intellectuelle, n'avaient pas tendance à montrer avant tout qu'en province on savait faire *comme à Paris*, et si à force de gommer tout ce qui aurait pu donner du sel à leur comptes-rendus, ils n'ont pas contribué à la disparition de leur propre rubrique.